

Zeitschrift: Archives héraldiques suisses = Schweizer Archiv für Heraldik = Archivio araldico svizzero : Archivum heraldicum

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 104 (1990)

Heft: 1

Artikel: Quelques termes héraldiques français

Autor: Jéquier, Léon

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-745859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques termes héraldiques français

LÉON JÉQUIER

Les héraldistes français du XVII^e siècle, le P. Ménesrier en tête, ont codifié la terminologie héraldique de manière stricte et permis ainsi une description claire des armoiries avec un minimum de mots: c'est leur grand mérite. Mais les termes anciens qu'ils ont conservés ont figé la langue du blason et l'ont rendue mystérieuse aux non initiés. Ils ont ainsi contribué à faire de l'héraldique une connaissance un peu ésotérique plutôt qu'une science. Ce goût d'un dire hermétique déjà recherché par les anciens hérauts et par les auteurs du Moyen Age¹, a fini par réduire l'héraldique à n'être plus que l'apanage de quelques personnages férus de noblesse et de généalogie, au détriment d'une pensée rationnelle. L'héraldique en a été discréditée auprès des historiens sérieux. La Révolution et ses exigences d'égalité ont précipité ce rejet (P 11, 12).

Dès le siècle dernier une réaction scientifique a commencé puis s'est développée. Mais l'héraldique est restée encore presque ignorée des milieux universitaires qui se consacrent à l'histoire des derniers siècles du Moyen-Age et de l'Ancien régime. Et pourtant elle a joué un rôle important dans ces périodes et son étude poussée permettra une meilleure connaissance des mentalités de nos ancêtres: nés nobles, devenus notables ou simplement libres, tous ont des armoiries.

Pour comprendre et estimer la science héraldique il faut essayer de mieux saisir l'origine de ces termes utilisés par les hérauts mais si peu familiers aux non initiés. Il y en a beaucoup et nous nous bornerons à étudier ici les plus fréquents et les plus curieux, surtout ceux des couleurs héraldiques.

Les plus anciens hérauts ne sont que des employés de classe inférieure, comme les jongleurs dont ils se rapprochent. Peu à peu ils s'élèvent grâce à leurs fonctions de

messagers². Le développement des armoiries dès le XII^e siècle et leurs fréquents déplacements les font arriver, dans les cours princières, à faire reconnaître les arrivants par leurs écus ou leurs bannières. Ils sont ainsi amenés peu à peu à avoir un langage commun. Ce langage n'est pas un langage de clercs, il n'est donc pas issu directement du latin³. Il est celui des trouvères et des jongleurs: beaucoup de termes employés par les hérauts figurent déjà dans les plus anciennes chansons de geste des divers cycles⁴. La langue est le français ancien parlé dans les régions entre Loire et Rhin et par la cour d'Angleterre où a commencé l'usage des armoiries et où il s'est développé le plus rapidement et de la façon la plus régulière (P 14)⁵.

Si l'héraldique est la science des hérauts dont chacun connaît les fonctions, si on désigne par *armes*, *armoiries*, *écu*, non plus de véritables armes mais ce qui décore et entoure le bouclier, cela se conçoit aisément. Les divisions de l'écu, *parti*, *coupé*, ..., les meubles, *croix*, *sautoir*, ..., portent des noms précis et bien définis, nécessaires comme ceux qu'emploie toute science, même s'ils ne sont pas courants dans la vie journalière.

Par contre pourquoi emploie-t-on les mots *blason*, *gueules*, *sinople*, *azur*, *sable* pour remplacer dans les descriptions d'armoiries les mots courants écu, rouge, vert, bleu et noir? Ces mots à saveur ancienne ont été choisis par les hérauts parce qu'ils étaient courants dans les poèmes appréciés par les seigneurs et les dames; parce qu'aussi ils permettaient de mieux garder leur prestige. Conservés par la préciosité des classiques, enfin vénérés par ceux qui faisaient de l'héraldique un ésotérisme plus qu'une science. L'étude de l'origine de ces termes permet de résoudre ce petit problème.

BLASON: Ce mot signifie écu, bouclier en français ancien. Déjà au XIII^e siècle le «blasonier» est un fabricant d'écus et «blasonerie» son métier (B 130). Le *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, prévôt de Paris sous St. Louis donne: «titre 80: des blasoniers, cest a savoir de ceux qui quirent seles, archons et blasons a Paris» (S 220)^{5a}.

Les héraldistes classiques font dériver le mot blason de l'allemand «blasen» = souffler, sous-entendu dans un cor pour annoncer l'arrivée des participants à un tournoi. Ce n'est guère vraisemblable car le sens du mot blason ne passe de celui de bouclier comme arme défensive à celui de décoration héraldique de l'écu que vers le milieu du XIV^e siècle (B 130), donc beaucoup trop tardivement.

Le mot blason ne paraît pas venir d'une racine latine. Ne viendrait-il pas plutôt de la racine germanique d'où est dérivé l'allemand «Blatt» = feuille, ici feuille de cuir, de parchemin, de fourrure dont on revêtait l'écu formé de planches assemblées et renforcé de pièces métalliques?

Ajoutons qu'en allemand les peintres sont parfois nommés «Schilter» (de Schild = écu) et que les armoiries des corporations de peintres portent souvent trois écus⁵.

En anglais moderne «to blazon» signifie «décrire des armoiries» comme le mot français «blasonner». Certains auteurs français voudraient réserver le mot «blason» à la seule description des armoiries⁷, ou même distinguer le champ de l'écu de son «blason» ou pièces qui y figurent⁸: ce n'est guère raisonnable.

*

GUEULES: D'après les plus courants dictionnaires latin-français «gula» est employé pour désigner les organes, bouche, gosier, oesophage (Pline, Cicéron, Salluste) et, en dérivation, appétit, gourmandise, gloutonnerie (Salluste, Martial, Horace). Il en est de même de ses dérivés: «gulo» gourmand, glouton (Martial, Apulée), «gulose» en gourmand, gloutonne-

ment (Cicéron, Tertullien), «gulosus» gourmand, glouton (Martial, Sénèque, Juvénal, St. Jérôme). On ne trouve pas le sens de rouge. On peut donc se demander s'il faut tout de même voir dans le terme héraldique une modification de sens assez naturelle de l'objet à l'une de ses caractéristiques.

On a pensé à faire recours au persan «ghul» qui signifie rose, rouge (B 216)⁹. Une autre origine a été proposée (S 99, B 216): «gueules» aurait primitivement désigné une fourrure d'hermine teinte en rouge et utilisée pour recouvrir des boucliers comme on le faisait avec d'autres fourrures, hermine, zibeline, petit-gris (vair)¹⁰.

«Gueules» s'est imposé très tôt aux héralds puisqu'on ne trouve plus le terme rouge dans les blasonnements du XIV^e siècle (M 504)¹¹ et qu'il existe encore dans le langage héraldique anglais.

*

SINOPE: jusqu'au milieu du XIV^e siècle ce terme a désigné la couleur rouge, et, seulement un peu plus tard le vert. Les plus anciens exemples de ce changement de sens apparaissent dans des blasonnements du *Miroir des nobles de Hesbaye* (1353-1398) de Jacques de Hemricourt et dans l'armorial du tournoi d'Ardres (1377)¹². Jusqu'alors et encore longtemps, héralds et poètes ont employé le mot vert (M 533) qu'on retrouve en anglais alors que sinople n'existe pas dans cette langue qui, pour les héralds est la même que le français au moins jusqu'au milieu du XIV^e siècle.

Où voir la raison de ce changement? Est-ce parce que le terme de sinople devenait de plus en plus rare dans le sens de rouge¹³, que la couleur verte se trouvait dans peu d'armoiries (P 116) et que le terme vert prêtait à confusion avec le «vair», fourrure de petit-gris? Le mot sinople a changé de sens plutôt que d'être abandonné, probablement parce que sa signification est moins évidente donc plus ésotérique que celle du trop courant «vert».

Le mot «sinople» vient, dit-on, du latin «sinopis» (même terme en grec) qui désigne la terre de Sinope, port grec de la côte d'Asie de la Mer Noire. Cette terre est un oxyde de fer hydraté de teinte rougeâtre¹⁴. Mais on pourrait aussi faire le rapprochement avec «cinabre», le rouge sulfure de mercure si essentiel en alchimie. En latin cinabre se dit cinnabaris, de même en grec (avec *kappa*). Il n'y a pas de mot courant français dont le *si* ou *se* initial vienne du latin *ci* ou *ce*. Toutefois la forme allemande «Zinnober» pourrait être une indication de la transformation de cinnabaris en sinople.

*

AZUR: signifie bleu déjà dans les plus anciens textes français (B 113–114) mais bleu est encore fréquent jusqu'à la fin du XIII^e siècle ainsi que ses synonymes, inde, pers, qu'on trouve rarement (B 130, 219, 259). Dès le début du siècle suivant seul azur est employé dans les blasonnements (M 28).

Le mot azur vient de l'arabe par l'intermédiaire de la pierre bleue, le lapis-lazuli. Il n'est pas étonnant que les anciens auteurs emploient ce terme pour désigner une teinte plus ou moins bleue, bleuâtre, la pierre elle-même ayant une couleur variable suivant la proportion de lazurite, le composant bleu vif qu'elle contient. Cette origine est confirmée parce qu'en allemand on trouve plusieurs blasonnements anciens avec le terme «lasur blau» au lieu de «blau» seul¹⁵.

*

SABLE: ce terme pour désigner la couleur noire ne paraît qu'après 1250 environ, remplaçant peu à peu le terme noir, surtout dans l'héraldique anglaise (B 247, 271). Le succès de «sable» est rapide aussi en français car on ne trouve plus «noir» que très rarement au XIV^e siècle (M 424, 504).

«Sable» dérive d'un nom de fourrure, la martre zibeline de teinte brune très foncée (S 97). On trouve dans un blasonnement

français le mot «sebelin» pour sable¹⁶. En blasonnement allemand le «zobel schwarz» est courant à l'époque (S 62, 96, etc.).

*

OR et ARGENT ont aussi remplacé très vite «jaune» et «blanc» qui ne se trouvent plus dans les blasonnements du XIV^e siècle (B 108, 129–130, 221, 249, M 6, 434): la tendance des hérauts à rechercher une langue peu courante apparaît à nouveau ici. Cette tendance est appuyée par les poètes qui voient les métaux précieux, les pierres rares, les fourrures garnir les heaumes et les écus des chevaliers: les références sont innombrables.

*

On voit ainsi que les termes du langage héraldique sont déjà couramment employés en 1300¹⁷ alors que les armoiries ne se voient guère que 150 ans plus tôt et encore seulement chez de puissants seigneurs. Depuis ce début du XIV^e siècle ce langage ne variera plus que dans certains détails jusqu'à l'action des héraldistes du XVII^e siècle.

Nous nous sommes limités à quelques termes fréquents mais il y en a certainement d'autres, peu compréhensibles actuellement, dont il serait intéressant de rechercher l'origine et l'usage ancien pour aider, contrairement aux vœux des hérauts, à faire de l'héraldique une science et non plus une connaissance mystérieuse.

* * *

Adresse de l'auteur:

Léon Jéquier
La Gracieuse
1027 Lonay

Notes

¹ E. HICKS, *L'inquiétante étrangeté de la littérature médiévale*, in *Uni Lausanne* 1989/2, p. 55.

² Fin XIV^e s. le héraut Beyerens est appelé «Claes Heynenson» (W. A. Beelaerts VAN BLOCKLAND, *Beyerens quondam Gelre, armorum rex de Ruyris, eene historisch-*

heraldische studie, La Haye 1933, p. 49). Le fait de donner seulement le prénom et celui du père montre que le héraut n'appartenait pas à la classe noble.

³ Un clerc écrivant en latin comme Mathieu Paris blasonne en entremêlant le latin et le langage technique, par exemple: «Scutum album tres fesses a(s)juree», «Album ubi benda nigra aliud gules a or frette», «Rubeum three pales aurum» (T. D. TREMLETT, *The Matthew Paris shields*, in *Aspilogia II, Rolls of arms Henry III*, Oxford 1967, p. 50, 48, 51). Le problème est le même au XVI^e s.: le P. MONET *op. cit.* (ci-dessous note 8), dans «Au lecteur» dit: «...Le sujet des armoiries, non jamais traité en latin, de sa nature est brusque, & scabreux, an la multitude, & variété de ses termes, à lui particulieres, & assès extraordinaires...»

⁴ Sur toute cette question voir B, p. 3-19.

⁵ cf. L. JÉQUIER, *Le début et le développement des armoiries dans les sceaux*, in *XV. Congreso internacional de las ciencias genealogicas y heraldicas*, Madrid 1982, T. II, p. 317-343.

^{5a} Du Cange dans le T.I de son Glossaire donne la même définition de blason = écu en ancien français (cité d'après J. F. J. PAUTET, *Nouveau manuel complet du blason ...*, Paris 1843, p. 56).

⁶ D. L. GALBREATH, L. JÉQUIER, *Manuel du blason*, Lausanne 1977, p. 87, 88, 90 (n. 15). – J. J. WALTZ (HANSI), *L'art héraldique en Alsace*, Paris 1975, reproduction de l'édition de 1937-1949, p. 90.

⁷ Th. VEYRIN-FORRER, *Précis d'héraldique*, Paris 1951, p. 9.

⁸ Ph. MONET, *Origine et pratique des armoiries à la gauloise*, Lyon 1631, p. 88.

⁹ On peut se demander si «ghul» en persan et «gula» en latin ne dérivent pas tous deux d'une même racine indo-européenne primitive.

¹⁰ Cette origine de «gueules» remonte à S. Bernard de Clairvaux († 1153) qui, dans une lettre à Henri, archevêque de Sens, écrit: «horreant & murium rubricatas pelliculas, quas *gulas* vocant, manibus circumdare sacramentum» (cité d'après P. J. SPENER, *Insignium theoria seu operis heraldici pars generalis ...*, 2^e éd. Francfort-sur-le-Main 1717, p. 110).

¹¹ M 504 signale qu'à l'époque 1300-1350 on trouve parfois «vermeil» pour signifier rouge (cf. B 286).

¹² B 275-276, M 533.

¹³ Les citations de B montrent que dans le langage héraldique avant 1300 «gueules» est le terme le plus

courant pour désigner le rouge. Les termes «rouge», «vermeil» et «sinople» sont utilisés aussi rarement l'un que l'autre. Dès 1300 (M 343) le seul synonyme (rare) de gueules est vermeil, sinople ayant disparu ainsi que rouge.

¹⁴ Le P. Ph. MONET, *op. cit.*, p. 24, dit: «Sinople ... prend son nom de la croie de Sinopis la moins rouge & la plus brune, laquelle ... reçoit teinture & s'apprête en couleur verte, retenant en partie son nom original, biaisé en sinople». Le P. C. F. MÉNESTRIER (*L'art du blason justifié*, Lyon 1661, p. 39-41) imagine de faire dériver sinople du grec *prasina hopla*, armes vertes, par la suppression de la première syllabe et l'élision de la voyelle a. Il ne paraît pas savoir que 300 ans plus tôt sinople voulait dire rouge. – Les autres noms des couleurs du blason ont, d'après cet auteur (*ibid.*, p. 22-48), des origines plus voisines de celles que nous voyons ici, sauf pour sable où il voit une terre noire.

¹⁵ Cette habitude des poètes allemands de préciser les couleurs est courante. On trouve «saphire blau», «zobel schwarz», «silber wiz», «kehlen rot» et même.

«Sin schilt was als er wolde

von sinopele rot gemag

ein guldinen lewen ...»

dénotant une nette influence française: le vert est toujours dit «grün» en blasonnement allemand (S 80, 83, 88, 95, &c.)

¹⁶ B 272 cite: «S'i ot deus lionciaux rampans

De sebelin non pas molt grans

L'un desoz l'autres desus»

Sable en anglais est encore employé pour désigner la fourrure de zibeline.

¹⁷ La phrase héraldique est déjà à peu près formée en 1250 (B 5-9).

Abréviations

- B G. J. BRAULT, *Early blazon, heraldic terminology in the twelfth and thirteenth centuries*, Oxford 1972.
M B. A. MERRIL, *A lexicographical study of heraldic terms in Anglo-Norman rolls of arms 1300-1350*, Univ. of Pennsylvania 1970.
P M. PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, Paris 1979.
S G. SEYLER, *Geschichte der Heraldik*, Nüremberg 1885-1890, réimpression, Neustadt-an-der-Aisch 1970.